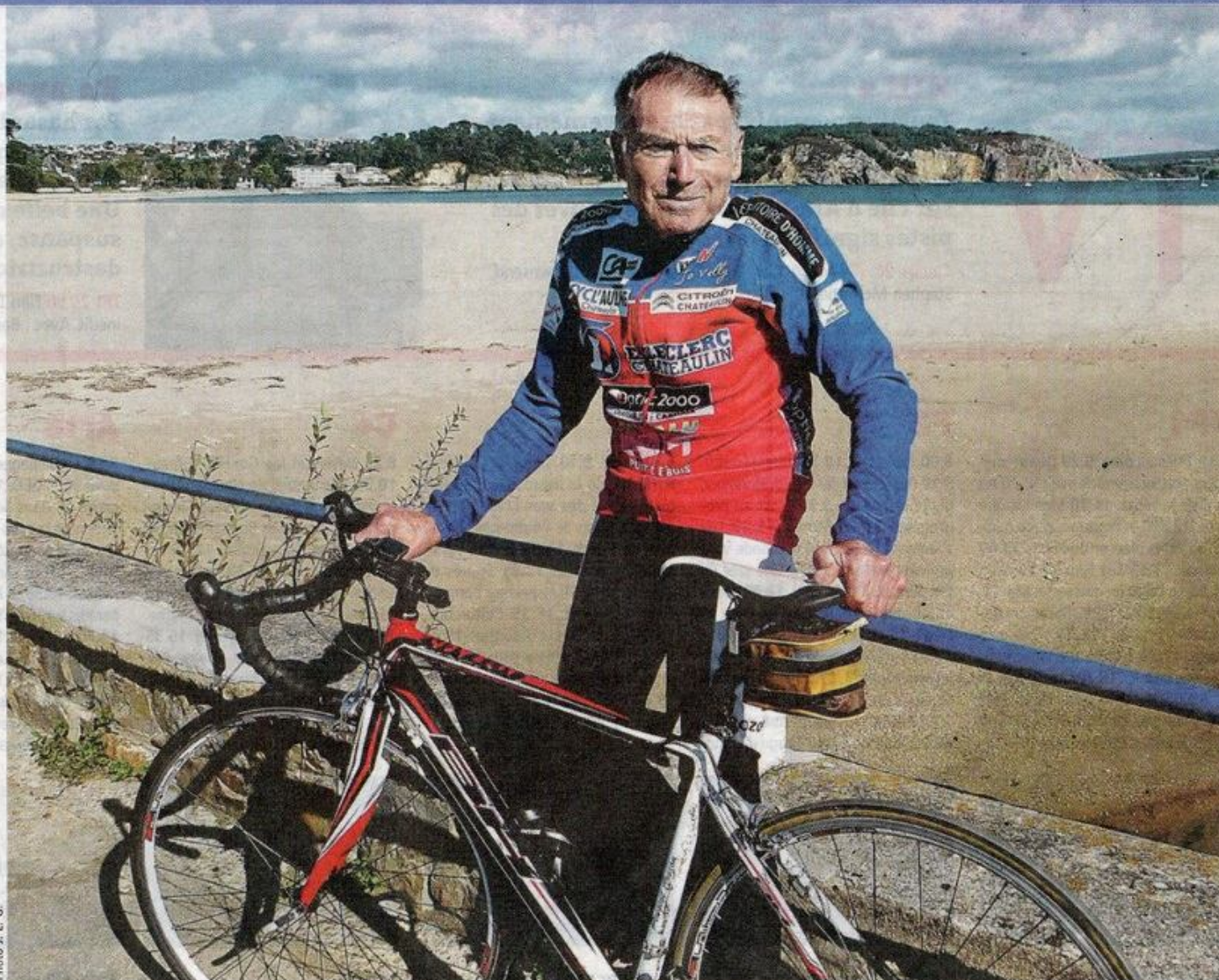


Dans les années 60, Jo Velly rivalisa avec Jacques Anquetil, avant de mettre prématurément un terme à sa carrière cycliste. Aujourd'hui, le Crozonnais a 74 ans et, malgré la maladie de Parkinson, fait preuve d'une incroyable vitalité.



Photo J. L. G.



Vélo. L'incroyable Monsieur Velly

keperes

1938. Naissance le 10 mars, à Crozon. Indépendant de 1957 à 1960, professionnel chez Ignis (1961) et Margnat-Paloma (1962 à 1965).

1959. Champion de France militaire de poursuite.

1960. Gagne le Grand Prix de France (contre la montre). 2^e du championnat de France de poursuite professionnel.

1961. Champion de France de poursuite. 1^{er} du Trophée Baracchi (avec Ercole Baldini). Lauréat de la Promotion Pernod 1961 (meilleur néo-pro de l'année).

1962. 1^{er} du Grand Prix Peugeot - Trophée Stan Ockers. 1^{er} de la 5^e étape (contre la montre) de Paris-Nice. 1^{er} de la 4^e étape (contre la montre) du Tour du Sud-Est. 1^{er} de la 6^e étape (contre la montre) du Dauphiné Libéré. 2^e du championnat de France de poursuite. Tour de France (abandon sur chute, 11^e étape).

1963. 1^{er} du Trophée Baracchi (avec Jo Novalès). 1^{er} de la 3^e étape (contre la montre) du Tour de Romandie. 2^e du championnat de France de poursuite. Tour de France (abandon sur chute, 10^e étape).

1964. 2^e du championnat de France de poursuite.

1965. 1^{er} à Quimperlé (29) et Pleyber-Christ (29).

« Il n'est pas facile à trouver. C'est un monsieur qui bouge beaucoup, il n'est pas souvent dans sa chambre ». Dès le premier coup de fil, on a tout pigé. Pigé que, malgré ses 74 ans et la maladie de Parkinson, Jo Velly est loin d'être le pensionnaire le plus paisible de la maison de retraite de Crozon. On a quand même fini par le joindre au téléphone. « Comme il pleut, je n'ai pas sorti le vélo. Viens me voir demain si tu veux. Bien sûr que j'aurai deux heures à te consacrer. On pourra même discuter jusqu'au lendemain matin si t'as envie ».

« Toujours un peu tordu »

En arrivant à Crozon, on ne peut pas le rater. Vêtu d'un maillot sur lequel il ne reste pas la moindre place pour un sponsor de plus, il tourne et vire devant la maison de retraite. Le temps de garer la voiture et le cycliste s'est échappé. Pour revenir comme une flèche. « Suis-moi jusqu'au parking de l'église. Ah non, il y a un enterrement... Plutôt devant la mairie ». On obtiendra mais l'oiseau change encore d'avis. « Il fait beau, on n'a qu'à aller à Morgat ». Et le voilà qui s'offre une pointe à 45 à l'heure dans la descente, notre GPS peut en témoigner. Il a toujours de l'allure, le Jo, mais il est comme l'albatros, son « atterrissage » est moins majestueux. Il descend avec difficulté de bicyclette et marche péniblement, le dos voûté. « Mon vélo, c'est ma canne. Mais j'ai toujours été un peu tordu », plaisante le Finistérien, comme pour exorciser ce mal qui l'a frappé à l'âge de 50 ans. « Quand j'ai appris que j'avais la maladie de Parkinson, j'ai pensé qu'une semaine après, je serais mort ».

Le vélo derrière les rideaux

Près de 25 ans plus tard, le père de quatre enfants est toujours là. Et bien là. Le temps d'avalier avec gourmandise un énorme gâteau au chocolat et il se met à table. Comme l'a si joliment écrit Jean Bobet, dans la préface du livre que Jean-Claude Le

Guezic (*) lui a consacré, Jo Velly est « une étoile filante trop tôt disparue du firmament cycliste ». Rouleur exceptionnel, il excellait aussi bien sur la piste (en poursuite) que dans les contre-la-montre sur route. En devenant pro chez Ignis, en 1961, Jo s'était fixé un challenge : « Battre tous les grands. Et surtout Jacques Anquetil, le plus vite possible ». Objectif atteint. Le Normand, immense star de l'époque, fut renvoyé à ses études dans son exercice favori : le Breton lui mit la pâtée dans les chronos de Paris-Nice et du Dauphiné, en 1962. L'œil de Jo est pétillant de malice quand il raconte qu'Anquetil, faisait de l'espionnage pour tenter d'en savoir plus sur son matériel. « J'entretenais le mystère en montant mon vélo dans ma chambre d'hôtel et je le cachais derrière les rideaux ».

De la laque dans les cheveux

En avance sur son temps, Velly savait tirer la quintessence de sa machine en optant pour les meilleurs braquets et en jonglant avec les longueurs de manivelles. Pas étonnant que Louison Bobet se soit pris d'affection pour ce coureur encore plus perfectionniste que lui. Le merveilleux styliste, doté par la nature d'un cœur qui battait à 32 pulsations/minute, ne laissait rien au hasard. « Je me mettais de la laque dans les cheveux pour offrir le moins de prise possible au vent ». Et il savait s'abriter comme personne. « Dans le Baracchi 61, je colle tellement à Baldini que je lui arrache sa courroie de cale-pied ». Le Baracchi était un contre-la-montre par équipes de deux coureurs où, cette année-là, associé au champion italien, il avait encore dominé Anquetil. Avant de récidiver avec fracas en 1963. Avec son pote Novalès, il avait vaincu l'« imbattable » duo Anquetil-Poulidor.

Velly, auteur de nombreux autres exploits, était alors un énorme espoir du cyclisme français. Pourtant, deux ans plus tard, il mettait un terme à sa carrière. « J'ai acheté un camion et je desservais tous les chantiers de la presqu'île de Crozon ». Son

incompatibilité d'humeur avec Raoul Remy, le directeur sportif de Margnat-Paloma, équipe qu'il avait rejointe en 1962, avait sonné le glas de sa motivation. « S'il m'avait fait confiance, j'aurais sans doute gagné Paris-Roubaix et Paris-Bruxelles en 63 ».

Et pas question d'aller ailleurs. « Il n'y avait pas de sous dans les autres équipes. À part dans celle d'Anquetil... ».

La langouste d'Anquetil

Le quintuple vainqueur du Tour n'était pas son meilleur ami et Jo adorait, avec l'aide de ses amis bretons, lui faire des misères dans les critères. « À Châteaulin, il nous est arrivé d'attendre, sur la ligne de départ, qu'il ait fini sa langouste ». Sur le vélo, c'est Anquetil qui dégustait... Rien n'échappait à Velly, qui jubile en racontant : « Je savais quand Anquetil était cuit. Deux boules apparaissaient sur son épaule ».

Modeste grimpeur, Jo n'aurait jamais gagné le Tour de France mais son retrait, à 27 ans, laisse le sentiment d'une symphonie inachevée. Aujourd'hui, il est toujours observateur du monde cycliste et l'inconditionnel de l'aérodynamisme s'empare en voyant certains coureurs pédaler le maillot grand ouvert. « Mais j'aime bien leurs chaussures de couleur. Moi, j'avais des souliers tellement vernis qu'on me traitait parfois de coureur de salon ».

Velly-vélo dans le rétro, c'était à cause de nous. Lui préfère parler d'avenir. « Je vais m'acheter un vélo en fibre de carbone et l'équiper d'un moteur électrique. Mais avant, il faut que je vende mon VTT et mon vélo de course ».

Avis aux amateurs, ce sont les montures d'un champion exceptionnel. Celles de l'incroyable Monsieur Jo.

JÉRÔME LE GALL

* Dans la roue de Jo Velly (éditions Pyrame).

Un p'tit train d'enfer

Jo Velly a toujours été en avance sur son temps. Il roulait même à l'allure d'un TGV avant que le Train à Grande Vitesse n'ait été inventé. On exagère un brin mais la comparaison est inévitable quand on sait qu'à 16 ans, il se battait contre le train, le « p'tit train de la presqu'île ».

Il le raconte d'une manière savoureuse dans son livre, « Dans la roue de Jo Velly ». « Un jour, revenant d'une sortie du côté de Châteaulin, je me fais

dépasser par le petit train de la presqu'île dont la vitesse ne me paraît pas extraordinaire. La voie ferrée et la route sont quasiment parallèles et l'idée me vient d'essayer de suivre la locomotive et ses wagons ». Battu de « deux ou trois cents mètres seulement » lors de la première confrontation, Velly se piqua au jeu et le duel « homme-train » fut régulièrement inscrit à son entraînement. 18 bornes à bloc entre Argol et Crozon ! « À mi-chemin environ de Cro-

zon, la route passait au-dessus du pont de chemin de fer. À cet endroit, je mesurais mon retard ou mon avance. Le train fonçait sur les parties planes, peinait dans les faux plats montants, s'arrêtait aux stations pour laisser descendre quelques voyageurs. Je devais donc calculer et gérer mon effort pour atteindre la gare de Crozon en même temps que le convoi ». Ces morceaux choisis sont éloquentes. Jo Velly n'est pas devenu un chrono-maître par hasard.